

10h – 13h

Nous traversons une période particulièrement agitée, nous faisons l'expérience de polarisations nationalistes et séparatistes dans tous les coins de la planète, et les débats sur l'identité mettent à mal les rapports sociaux. Le ressentiment, les paniques organisées, les nouvelles lois violentes fissurent notre fragile tissu social. L'absence d'un projet émancipateur, capable de fédérer les alternatives conçues par une multitude d'individus et de collectifs en condition précaire, se fait cruellement sentir. Les récits englobants échouent à nous maintenir ensemble. Notre gageure reste « d'être capable (...) d'inventer collectivement des constellations qui nous protègent à la fois du désespoir et du cynisme, des mots qui suspendent le cours normal des choses et (re)créent le possible. »*

* Émilie Hache, « Where The Future Is », in *Starhawk : Rêver l'obscur. Femmes, magie, politique*, Paris, Cambourakis, 2015.

10h – 11h

Elizabeth Povinelli (anthropologue et réalisatrice)

Plus d'un(e), même pas un(e) : les concepts politiques après le corps extime (extimate).

N'étant ni un le déploiement d'un système dialectique ni un ensemble d'objets indifférenciés et délimités, les corps extimes mettent au défi le cœur des hypothèses occidentales qui sont à la base de nos concepts politiques. Cette conférence examine trois axiomes issus d'une catégorie de la théorie critique pour faire apparaître les limites de nos concepts politiques actuels, concepts organisés autour de l'antagonisme, de la précarité et de l'empathie, et pour esquisser une possible politique post-extime (post-extimate) qui serait en lutte avec les hiérarchies de la vie et des divisions entre vie et non-vie, même lorsque cela met au premier plan les pouvoirs différentiels de l'endurance et de l'existence à travers les territorialisations de la Terre.

11h – 12h

Omar Slaouti (militant antiraciste et professeur de physique)

Vivants sans identités et Morts sans sépulture

Le chat de Schrödinger, titre de l'une des nouvelles du livre d'Ursula K Le Guin, est perçu comme l'un des paradoxes scientifiques les plus tenaces. Comment se peut-il qu'un chat soit à la fois mort et vivant et non pas mort ou vivant ? Comment une superposition d'états a priori incompatibles et pourtant constatée dans le monde quantique de l'infiniment petit peut-elle exister ?

Alors que parfois sciences et imagination se provoquent dans un enthousiasme fécond osant la superposition d'identités, dans le champ social, il en va autrement : un paradoxe bien plus tenace encore se traduit au contraire par la réduction de certains sujets à une seule identité qui de surcroît est une identité essentialisée et stigmatisée, plaçant ces individus dans des groupes sociaux infériorisés et engagés dans des rapports de domination. Ce racisme est en œuvre dans la construction des consciences à l'endroit de ceux que l'on nomme, par réductionnisme voire réification, « migrants ». Ils ne sont pas perçus comme sujets aux identités multiples, intriquées et mouvantes. Ils sont renvoyés dans la zone du « non-être » décrite par Franz Fanon. Ils ne sont plus là-bas et toujours pas ici, ils sont dans cet « Entre-monde » décrit par Edward Saïd. Le chemin pour qu'ensemble nous soyons davantage le nombre que nous devons être, est sans doute celui qu'évoque Flores Sorde dans la nouvelle « Le journal de la Rose » d'Ursula K. Le Guin, qui ose : « la démocratie, c'est l'espoir, la fraternité, plus de murailles. Tous les murs démolis. Vous, nous, moi, faisons l'univers ! Ne l'entendez-vous pas ? »

12h – 13h

Laurence de Cock (professeure d'histoire géographique)

Transmettre les histoires (des) invisibles

Formalisé au XIX^{ème} siècle, ce que l'on appelle communément le « roman national » avait pour finalité première de souder les petits Français autour d'une histoire partagée et susceptible de nourrir un sentiment d'identité nationale, dans une France encore très fragmentée en identités multiples. C'est la matrice première de la transmission scolaire de l'histoire. Le roman national est donc une forme particulière de récit, une « belle histoire » dont on attend des effets quasi magiques ; mais il a aussi sa face sombre, ses non-dits et ses invisibles. Car cette narration particulière repose sur une vision surplombante de l'histoire, lisse, événementielle, pilotée par des héros masculins et jalonnée par des événements dits « fondateurs » comme la reddition de Vercingétorix ou le baptême de Clovis. La vision de l'histoire véhiculée par cette dramaturgie ne laisse place à aucun décentrement possible, ni social, ni géographique : qu'en est-il des femmes, des ouvriers, des indigènes ? Quel rôle historique tiennent ces acteurs et actrices dans un récit qui s'écrit sans elles et sans eux ? C'est ce que nous souhaitons interroger ici, en fournissant quelques pistes d'écriture d'une nouvelle histoire, plus inclusive et émancipatrice.